

L'emprise du temps

Martin Sylvestre

Volume 28, numéro 2 (164), avril 1986

Emily Dickinson

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31024ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sylvestre, M. (1986). L'emprise du temps. *Liberté*, 28(2), 59–60.

MARTIN SYLVESTRE

L'EMPIRE DU TEMPS

Emily Dickinson a dans ses poèmes l'intuition fulgurante que tout passe, que rien ne résiste à l'emprise du temps, à son érosion qui dissout même les certitudes les mieux ancrées.

La première de ces certitudes est d'avoir une conscience en éveil, voulant cet éveil qui l'élance vers le monde; à la fois familier et étrange, pétri de joies et empreint de morbidité. Car le poète est bien de son époque: la Nouvelle-Angleterre du XIX^e siècle où le deuil, la mort sont perçus dans leur dramatisation quotidienne, où la vie a des assauts de rudesse qu'on reçoit de plein fouet, où la nature entretient une coexistence réelle avec le monde urbanisé.

Emily Dickinson saisit le monde qui est le sien pour le questionner, le faire surplomber l'abîme des incertitudes, surtout religieuses, des angoisses, de la peur du destin qui bâcle les vies et d'un cosmos qui enserme cette finitude.

Mais l'art d'Emily Dickinson sait bien se méfier d'un questionnement hautain. Au fond, si la projection hors de soi n'était qu'un leurre, qu'une illusion du mental qui fait prendre pour métaphysiques de vieilles peurs, des craintes peu avouables?

*Me bannir de moi—
Si j'avais ce don—
Invincible ma Place
A tout autre cœur.¹*

1. E. Dickinson, *Poèmes*, Aubier-Flammarion bilingue, 1970.

C'est à ce moment que l'art d'Emily Dickinson prend sa juste tonalité. L'envol de la conscience n'est alourdi par aucun emportement lyrique; tout chez

elle est elliptique, concis et sait capter au vol l'instant, pour lui conférer la signification fragile d'un esprit en proie à son doute.

L'instant enclôt celui qui le vit; on n'y échappe pas. Et le voudrait-on qu'on retomberait bien vite dans ce monadisme qui veut que le destin ne soit qu'un archipel d'instant disparates. Il n'est pas facile de s'y résigner et Emily Dickinson y consent moins que tout autre. Mais parfois, une brève invocation vient suspendre la succession des images angoissées, dernier ancrage d'une conscience vacillante.

*Au moins — il me reste la prière —
O Jésus, toi qui est au Ciel,
Je ne sais où est ta demeure,
Je frappe à toutes les portes.*²

2. *Ibid.*, p. 123.

Et encore:

*Je sais bien qu'il existe
Quelque part, en silence
Cachant sa rareté
A nos yeux indignes*³

3. *Ibid.*, p. 95.

Le laconisme d'Emily Dickinson, cette parole qui refuse le pathos et le lointain d'une communion, la rend proche d'un Arthur Rimbaud. Mais ici, la sévérité religieuse a des aspects bénéfiques, elle schématise une vision du monde tandis que chez Rimbaud, le catholicisme reste tantôt renié, tantôt accueilli à l'intérieur d'un conflit féroce.

Emily Dickinson se sait mortelle; sa conscience est le seul viatique qui lui reste et sa force poétique vient de ce qu'elle a su créer de la beauté non pour masquer ses incertitudes, les rendre moins douloureuses, mais à l'exact endroit où le cœur humain se reconnaît.

*Le Beau n'a pas de cause: il est,
Qu'on le pourchasse — il l'éclipse;
Mais qu'on s'abstienne: il demeure*⁴

4. *Ibid.*, p. 135.